

Les Echos  
26 mai 1977

LIVRE

Vie quotidienne

# La Barbarie à visage humain

Il n'y a pas de société sans pouvoir et il n'y a pas de pouvoir sans abus. A partir de cette constatation de bon sens, Bernard-Henri Lévy, un des plus jeunes et des plus brillants philosophes français, nous entraîne dans une recherche angoissée des maléfica contemporains. Cet « enfant naturel d'un couple diabolique, le fascisme et le stalinisme », est convaincu que la tyrannie est une force montante. Pourquoi ? Parce que si l'Etat est aussi vieux que l'Histoire, il avait, jusqu'ici, un frein qui s'appelait la Religion.

L'auteur explore à fond l'idée selon laquelle le crépuscule des dieux prélude au crépuscule des hommes : « Si le Pouvoir c'est le Mal, s'il veut le Mal, s'il pense à Mal, il a fallu deux mille ans de croyances et de piétés pour en exorciser les effets et en censurer le progrès. S'il y a une borne, une limite, qui l'a préservé de sa pente et de sa vérité, c'est peut-être la Religion, la Religion tout simplement, comme lien et ciment social. » En bref, l'Etat moderne serait devenu une idole au sens propre du mot. Ses adorateurs seraient des hommes déracinés, abstraits et équivalents : « Le totalitarisme, c'est la confession moins Dieu, l'Inquisition plus le déni du sujet. »

Dès lors, le devoir du citoyen serait de résister à cette inquisition en préservant son quant à soi. Tenir fermée la barrière de l'intimité serait le meilleur moyen de résister à l'appropriation par l'Etat du corps de la société, de maintenir l'écart nécessaire entre le civil et le politique. L'honnête homme d'aujourd'hui ne devrait, en aucun cas, être conseiller du Prince, s'associer de près ou de loin à l'exercice du Pouvoir.

On voit pourquoi cet ancien disciple du philosophe marxiste Althusser est aujourd'hui qualifié de penseur de la « nouvelle droite ». A partir du moment où Bernard-Henri Lévy estime que les révolutions ne conduisent pas au dépérissement de l'Etat mais à son renforcement, il est obligé de conclure que les révolutionnaires sont « des rêveurs vite mués en assassins ». Mais tout est affaire de définition : la gauche la plus généreuse

n'est-elle pas celle qui s'oppose à la tyrannie ? L'auteur, en tout cas, ne prend pas parti entre une technocratie pseudo-libérale et un communisme souriant. Pour lui, ce sont deux formes de « barbarie à visage humain ». Il se mure volontairement dans un pessimisme historique assorti d'un refus d'engagement dans la « politique provisoire ».

Le mérite singulier du livre de Bernard-Henri Lévy est que, loin de chercher à allonger la liste déjà trop longue des solutions toutes faites, il conduit le lecteur à une réflexion personnelle. La mienne, je l'avoue, débouche sur le « provisoire » : si le Pouvoir c'est le Mal, le devoir des citoyens est de participer à l'établissement minutieux de Contre-pouvoirs ; si l'Etat c'est l'ennemi, il faut l'écarteler entre la Cité et l'Univers.

par Bernard-Henri LEVY.

La complexité du monde moderne devrait y aider pour la bonne raison que l'Etat-Nation n'est pas à la taille de la plupart des problèmes de notre époque. Certains ne sont solubles qu'au niveau de la planète. D'autres ne peuvent être appréhendés qu'à l'échelon international. D'autres enfin ne doivent être traités qu'au niveau régional, local ou professionnel.

Mais peut-être est-ce là une utopie au même titre que le retour à la spiritualité. Ce qui est sûr c'est que, comme le perçoit si bien Bernard-Henri Lévy, l'homme a besoin d'autre chose que d'une pseudo-sécurité accordée par un Etat trop puissant. Ce qui est sûr aussi c'est que l'homme moderne ne devrait reconnaître pour siens que les problèmes qui l'assaillent de manière immédiate, ceux de sa Cité ou, à l'inverse, qui transcendent sa condition, ceux de la solidarité humaine et de la survie de l'Espèce. (Grasset, 39 F.)

Marc ULLMANN.